

Les regrets de Marie-Louise Pochon

Marie-Louise Pochon est née le 8 du 8 1888, à huit heure sept du matin.

Marie-Louise Pochon avait un nombril, en forme de bouton de rose
Marie-Louise Pochon avait deux jambes, qu'elle a toujours trouvées trop courtes
Marie-Louise Pochon avait trois poils, sur un grain de beauté, sous le menton
Marie-Louise Pochon avait quatre paires de lunettes, une pour chaque saison
Marie-Louise Pochon avait cinq chiens, qui avaient tous le même nom
Marie-Louise Pochon avait six enfants, tous morts avant elle
Marie-Louise Pochon avait sept dents, elle les brossait avec respect, chaque matin et chaque soir
Marie-Louise Pochon avait huit amants, mais elle tenait leur identité secrète
Marie-Louise Pochon avait neuf doigts, cinq à la main gauche, quatre à la main droite
Marie-Louise Pochon avait dix regrets, les voici

Le premier regret c'est sa mère. Sa mère si muette. Qui s'évaporait dans la fumée de la cuisine, qui se noyait dans la soupe, qui ne prenait la parole que pour s'excuser pour la sauce à salade trop salée.

Le deuxième regret ce sont ses notes à l'école. Si elle avait su que ses notes pouvait lui permettre de partir, avec les honneurs en prime. Peut-être. Si elle avait su que l'école était la meilleure porte de sortie. Elle se serait peut-être appliquée. Peut-être.

Le troisième regret c'est sa timidité. Sa timidité pendant le bal du nouvel an. Quand, du haut de ses seize ans, elle est restée assise, le nez dans sa dentelle. Alors que Pierrot lui faisait de l'oeil par-dessus ses lunettes. Les choses étaient ainsi. Elle demeurait sur son banc, persuadée que les gens ne voyaient qu'une seule chose. Le doigts qui lui manquait à la main droite. Si elle avait su, elle n'aurait peut-être pas attendu patiemment que l'on s'occupe d'elle.

Le quatrième regret c'est son mariage. Une robe trop mauve, un chignon trop serré, un public trop expansif, un traiteur trop rural, de la musique trop binaire. Un mari trop niais. Elle l'a quitté. Trop tard. Encore et toujours cette satanée timidité adolescente qui collait sa langue à sa glotte. Elle est rentrée de son mariage le ventre plombé, sans ivresse. Sur le lit conjugal, encore frais, elle a attendu mollement que son niais de mari s'empare de son dû, puis s'endorme à ses côtés. Elle a patienté vingt ans. Vingt ans avant de décider que la timidité, elle n'en voulait plus. Vingt ans pour décoller sa langue. Elle est partie. N'emportant avec elle qu'une seule chose. L'image tenace des yeux affolés de son mari.

Le cinquième regret ce sont ses enfants. Tous des garçons. Ils étaient beaux. Des beaux garçons. Elle n'a pas eu le droit de choisir leurs prénoms. Le mari avait dit: la femme porte, le mari nomme. Il avait fait son choix. Jean, Roger, Bernard, François, Yves et André. Elle aurait voulu: Achille, Hector, Ajax, Ulysse, Ménélas et Patrocle. Elle a dû enterrer ses guerriers sous leurs faux noms. Quand ils sont morts. Avant elle. Jamais, disait-elle, jamais une mère ne devrait enterrer ses propres enfants. Jamais une mère ne devrait parler de ses enfants au passé.

Le sixième regret c'est son premier amour. Elle avait quarante-deux ans. Il s'appelait Arthur. Son nez était aquilin et son regard n'était jamais fuyant. Elle l'a aimé. Et c'était la première fois. Elle l'a aimé. Elle savait qu'il ne se nourrissait que de frissons. Mais elle l'a aimé. Jusqu'au bout. Quand il a cessé de frissonner à la vue de ses seins, elle a su qu'il allait partir. Elle aurait voulu lui mentir. Lui promettre. Mais elle n'a pas su. Elle s'est contentée de lui trouver des excuses.

Le septième regret ce sont ses amants. Dès qu'elle a rangé sa timidité, elle a su exiger. Dès qu'elle a quitté sa campagne, elle a su investir la ville et ses salons. Elle a toujours su choisir ses amants.

Charmants et bestiaux. Goûts raffinés et corps de démons. Elle aimait assister à cette métamorphose, du jour à la nuit, de l'officiel à l'officieux, de la retenue à l'abandon, ce mouvement irrésistible. Après l'amour elle aimait les regarder. Et leur dire des choses en silence. Mais leurs regards finissaient toujours par fuir. Ses amants se sentaient toujours obligés d'émettre un son. Une justification. Dire qu'elle était belle avec ses cheveux courts, que ça lui donnait du caractère, dire que ce doigt manquant c'était curieux, mais pas dérangeant, dire que c'était terrible d'avoir perdu ses enfants. Alors elle pensait invariablement à Arthur, qui ne disait jamais rien après leurs frissons.

Le huitième regret c'est l'écriture. Elle avait plein d'histoires qui lui tournaient dans la tête. Elle y pensait souvent dans le train. C'étaient des histoires qui ne parlaient ni de son mari, ni de ses garçons, ni de ses amants. C'étaient des histoires faites de naïveté et de mélancolie, où les personnages s'exprimaient parfois en chanson. Elle ne les notait jamais, parce qu'elles étaient toujours moins bien quand elle les écrivaient. Alors les histoires se perdaient, puis revenaient, des années plus tard. Un jour, elle a acheté un livre vierge, avec une reliure en cuir. Pendant toute une nuit elle a voulu écrire. Mais elle n'a pas su. Elle a simplement inscrit six prénoms, lorsque le soleil s'est levé. Elle a refermé le livre. Il n'y avait qu'une seule histoire à écrire. Elle n'a jamais pu.

Le neuvième regret c'est sa mort. Elle est morte de vieillesse. Dans son lit. Après avoir regardé un documentaire, devant lequel elle s'est endormie.

Le dixième regret c'est sa pierre tombale. Marie-Louise Pochon, 1888-1964. Une stèle blanche, avec une colombe en bas-relief, tenant dans son bec un parchemin. Son épitaphe, composé par son mari, si ému d'avoir retrouvé son épouse, si ému qu'elle soit morte avant lui. Sur la tombe de Marie-Louise Pochon, on peut lire: *Va, ma tendre épouse*. Ainsi, tout le monde oublie que c'est elle qui est partie. Sans rien demander à personne.